***Dirasat*: Human and Social Sciences, Volume 53, No. 8, 2026, 8005**

Deanship of Scientific Research

Between Zaatari Camp and the City of Zagreb: Language Learning as an Empowerment Tool for Syrian Refugees

Amal Khaleefa*[*1], Magali Ruet[2]

[1] French Department, School of Foreign Languages, University of Jordan, University, Amman, Jordan.
[2] Department of cultural studies, Faculty of philosophy, University of Rijeka, Rijeka, Croatia.

Received: 22/6/2024
Revised: 4/8/2024
Accepted: 18/2/2025
Published online: 1/3/2026

[*] *Corresponding author:*
a.khaleefa@ju.edu.jo

Citation: Khaleefa, A., & Ruet, M. (2026). Entre le camp de Zaatari et la ville de Zagreb: apprentissage des langues comme outil d'empowerment des réfugiés syriens. *Dirasat: Human and Social Sciences*, *53*(8), 8005. https://doi.org/10.35516/Hum.2026.8005

© 2026 DSR Publishers/ The University of Jordan.

This article is an open access article distributed under the terms and conditions of the Creative Commons Attribution (CC BY-NC) license https://creativecommons.org/licenses/by-nc/4.0/

Abstract

Objectives: This article examines the role of language learning as an empowerment tool for forcibly displaced migrants, beyond its practical utility and contribution to socio-professional integration. The study focuses on a Syrian population who fled the country after the war's outbreak in 2011, currently residing in two distinct settings: The Zaatari camp in Jordan and the city of Zagreb in Croatia.

Methods: The study explores the characteristics of these new living environments, often marked by hyper-precarity, and investigates the emerging linguistic realities encountered by displaced individuals. It is based on two ethnographic surveys conducted in these distinct contexts.

Results: The findings show that learning English in the Zaatari camp and Croatian in Zagreb helps Syrians express themselves directly, without intermediaries. Language acquisition boosts their self-esteem and allows them to break free from the reductive "refugee" label perpetuated by humanitarian, governmental, and media discourses. The study also highlights the linguistic policies of Syrian families in exile, particularly the parentification of their children.

Conclusions: This study provides complementary perspectives that deepen our understanding of language practices in forced displacement, especially in contrasting settings such as a closed camp and an open urban environment like Zagreb.

Keywords: Syrian refugees, empowerment, language practices, Zaatari camp, Croatia.

Entre le camp de Zaatari et la ville de Zagreb : apprentissage des langues comme outil d'empowerment des réfugiés syriens

Amal Khaleefa*[1*], Magali Ruet[2]

[1] Département français, Ecole de langue étrangère, Université de Jordanie, Amman, Jordanie.
[2] Département d'études culturelles, Faculté de philosophie, Université de Rijeka, Rijeka, Croatie

RÉSUMÉ

Objectif: Cet article examine le rôle de l'apprentissage des langues comme outil d'empowerment pour les migrants forcés, au-delà de son utilité pratique et de sa contribution à l'insertion socio-professionnelle. L'étude se concentre sur une population syrienne ayant fui son pays après le déclenchement de la guerre en 2011, et résidant actuellement dans deux contextes distincts: le camp de Zaatari en Jordanie et la ville de Zagreb en Croatie.

Méthode: L'étude identifie les caractéristiques de ces nouveaux environnements de vie, souvent marqués par une hyperprécarité, et explore les réalités linguistiques émergentes rencontrées par ces personnes déplacées. Cette recherche s'appuie sur deux enquêtes ethnographiques menées dans ces contextes distincts.

Résultats: Les résultats montrent comment l'apprentissage de l'anglais dans le camp de Zaatari et du croate à Zagreb aide les Syriens à s'exprimer directement, sans intermédiaires. L'acquisition linguistique contribue également à renforcer leur estime de soi, leur permettant ainsi d'échapper à la catégorisation réductrice de « réfugiés » véhiculée par les discours humanitaires, gouvernementaux et médiatiques. L'étude met également en lumière les politiques linguistiques des familles syriennes en exil et leurs implications, notamment en termes de parentification de leurs enfants.

Conclusions: Cette étude offre des perspectives complémentaires qui enrichissent notre compréhension des pratiques langagières en contexte de déplacement forcé, notamment dans des environnements contrastés comme un camp fermé et un milieu urbain ouvert tel que Zagreb.

Mots-clés: Réfugiés syriens, empowerment, pratiques langagières, camp de Zaatari, Croatie

1. Introduction

Depuis le déclenchement de la guerre en Syrie en 2011, plus de 6,6 millions de Syriens ont été contraints de fuir leur pays (HRW, 2023a). Cette crise humanitaire a suscité de nombreuses recherches visant à comprendre la réalité de ces déplacés, notamment en ce qui concerne les enjeux socioéconomiques, socio-professionnels et sécuritaires (Harling, 2017 ; Sipowo, 2018). D'autres recherches plus larges traitent de l'accès à l'éducation et des pratiques langagières des populations déplacées de force (Dryden-Peterson, 2011 ; Culbertson & Constant, 2015 ; Bordal Steien & Monsen, 2022). Notre contribution à ce champ de recherche vise à étendre les travaux existants en se concentrant sur un aspect peu exploré: le rôle des langues en tant qu'outil d'empowerment[1].

Dans cet article, nous examinons comment l'apprentissage des langues des pays d'accueil devient un vecteur d'émancipation pour les personnes déplacées, à travers l'exemple des réfugiés syriens[2]. Cette étude se penche ainsi sur les situations quotidiennes dans le camp de Zaatari et la ville de Zagreb qui poussent de nombreux Syriens à vouloir apprendre respectivement l'anglais et le croate. L'objectif est d'analyser leurs nouvelles pratiques langagières au prisme du concept d'empowerment, dépassant une analyse conventionnelle qui se limiterait aux utilités matérielles des langues. Ces dernières sont souvent en rapport avec l'accès à l'emploi et à l'éducation ou encore en termes d'intégration sociale et de facilitation de communication avec les acteurs humanitaires ou les membres des communautés d'accueil.

Nous portons donc notre attention sur le concept d'empowerment, lequel se concentre principalement sur l'accroissement du pouvoir, que ce soit au niveau individuel ou collectif. Initialement apparue dans les mouvements anti-racistes et féministes aux États-Unis au début du XX^{ème} siècle, cette notion visait à permettre aux communautés marginalisées de revendiquer leurs droits et leur reconnaissance (Freire, 1974 ; Simon, 1994). Parmi les différentes définitions, nous optons pour celle de Bacqué qui correspond mieux à notre conception de l'empowerment. Selon elle, cette notion désigne le processus par lequel un individu ou un groupe acquiert les moyens de renforcer sa capacité d'action, de s'émanciper. Cette notion articule ainsi deux dimensions, celle du pouvoir, qui constitue la racine du mot, et celle du processus d'apprentissage pour y accéder (Baqué, 2006, p. 108).

Notre intérêt pour la notion d'empowerment a été suscité par l'étude doctorale d'une des autrices menée dans le camp de réfugiés syriens de Zaatari, en Jordanie, qui analyse les langues en tant qu'outil de résilience (Khaleefa, 2020). Or, nous avons souhaité comprendre si l'apprentissage des langues avait la même importance dans des contextes éloignés du camp, ce qui nous a conduit à étudier la situation des réfugiés syriens à Zagreb, en Croatie. Nous avons alors constaté que la notion d'empowerment était mieux adaptée à ces deux contextes que celle de résilience, car elle nous permettait de nous distancier d'une approche psychologique, souvent associée aux notions de traumatisme (Cyrulnik, 2014 ; Anaut, 2015) et des conditions spécifiques des réfugiés dans un camp.

Les réfugiés syriens font en effet face à des défis variés influençant leur statut et leurs perspectives d'installation à long terme, selon qu'ils se trouvent en Jordanie ou en Croatie. En Jordanie, premier pays d'asile (Tardis, 2015), les Syriens ne se voient pas accorder le statut de réfugié tel que défini par la Convention de Genève de 1951 ou son protocole de 1967, ce qui les empêche de s'installer définitivement. Certains, appartenant à des partis politiques ou ne pouvant assurer leurs vies dans la communauté d'accueil, sont souvent confinés dans des camps, dont Zaatari, aux conditions strictes, limitant leur liberté de mouvement et créant ainsi un avenir incertain. En contraste, la Croatie offre un environnement plus ouvert avec une mobilité plus libre, mais les Syriens sont parfois contraints de s'y installer, même si ce n'est pas leur premier choix.

Cet article se base ainsi sur deux études ethnographiques de terrain menées à Zaatari de 2017 à 2019 et à Zagreb de 2022 à 2023. Elles portent respectivement sur l'impact des acteurs humanitaires sur les représentations et pratiques

[1] Le terme « empowerment », d'origine anglaise, n'a pas d'équivalent direct en français. Bien que certains chercheurs préfèrent conserver le mot anglais, diverses traductions ont été proposées, telles que « (développement) du pouvoir d'agir », « capacitation », « émancipation » ou encore « autonomisation ». Pour clarifier, nous utiliserons « empowerment » ainsi que « pouvoir d'agir » pour désigner le résultat du processus d'empowerment.

[2] Dans cet article, nous utiliserons les termes « réfugiés », « demandeurs d'asile » et « migrants forcés » pour désigner les Syriens en Croatie, en fonction de leur statut. En Jordanie, nous utiliserons le terme « réfugiés » tel que désigné par le gouvernement jordanien, même si leur statut n'est pas officiellement reconnu.

langagières des Syriens dans l'espace d'exclusion du camp[3], et sur les conditions d'accès à l'éducation des demandeurs d'asile et réfugiés syriens en Croatie[4]. Les entretiens, collectés, anonymisés, retranscrits et traduits par les autrices, ont été complétés par une observation continue du terrain et des réseaux sociaux, offrant ainsi une compréhension approfondie des diverses réalités de ces contextes. Notre démarche ne vise pas à conduire une comparaison systématique, mais plutôt à mettre en évidence des processus similaires, en évitant la dichotomie « Sud » et « Nord » (Lemaire & Oesch, 2022). L'objectif n'est pas de comparer de manière exhaustive l'utilisation des langues par les migrants syriens dans différents contextes, mais d'utiliser la connaissance et l'analyse de ces contextes éloignés pour révéler des pratiques et représentations différentes ou similaires.

L'article explore d'abord les dynamiques des réalités sociales émergentes au sein des nouveaux espaces de vie, puis analyse les langues comme des instruments d'intégration socio-économique, en abordant le défi que représente l'apprentissage des langues dans des contextes marqués par une hyperprécarité. Il examine ensuite les politiques linguistiques familiales et la parentification qui en découle parfois. En mettant en lumière le potentiel du pouvoir d'agir offert par les langues, cet article montre comment avoir le pouvoir de parler pour soi peut contribuer à rejeter les étiquettes de réfugiés et de victimes, tout en renforçant son estime de soi dans ces environnements complexes. Enfin, il propose quelques réflexions didactiques qui pourront contribuer à la formation en langues en tant qu'outil d'empowerment des réfugiés.

2. Vivre en exil entre enjeux humanitaires et langagiers

2.1- Faire face aux nouvelles conditions de vie

Pour répondre à l'arrivée massive de plus d'un demi-million de Syriens en Jordanie, ce pays aux ressources limitées, au taux de chômage élevé et à l'économie faible, a progressivement établi trois camps: Zaatari en 2012, Marajeeb Al-Fhood en 2013 et Azraq en 2014 dont l'ensemble accueillent aujourd'hui 8 % des Syriens en Jordanie (Ababsa, 2015). Avec environ 80 000 Syriens enregistrés à Zaatari, ce camp est rapidement devenu le symbole de la présence syrienne en Jordanie (Doraï, 2016) et bénéficie d'une grande couverture médiatique (Macias, 2018), justifiant principalement les appels aux dons auprès des bailleurs internationaux (Pasha, 2021). Le camp est situé dans le nord-est de la Jordanie, à environ 55 km de Deraa, une ville rurale d'où proviennent la plupart des résidents du camp. Il est géré conjointement par le *Syrian Refugee Affairs Directorate* (SRAD) du ministère de l'Intérieur jordanien et le Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés (UNHCR). Alors que le SRAD contrôle la sécurité du camp et l'UNHCR s'occupe de la gestion humanitaire des réfugiés, ils participent ensemble à la création d'un dispositif de contrôle et de mise en dépendance des réfugiés. Le maintien des Syriens dans des camps comme Zaatari, et dans la région du Moyen-Orient en général, s'inscrit en effet dans les politiques plus larges d'externalisation des frontières de l'Union européenne visant à décourager leurs départs vers les pays de réinstallation en Europe (Khaleefa & Napolitano, sous presse).

Depuis sa création, le camp a connu des évolutions et est désormais constitué de 12 districts. On y trouve 32 écoles, 8 centres de santé et 58 centres communautaires gérés par diverses ONG (UNHCR, 2023). À partir de 2015, des bourses universitaires ont été offertes (Al-Hawamdeh & El-Ghali, 2017), et l'UNHCR a mis en place le programme *Cash for work* pour offrir des opportunités de travail pour les Syriens installés au Proche-Orient. En parallèle à ces opportunités limitées, certains habitants du camp ont développé un marché commercial appelé « le souk », par les habitants, et surnommé « la rue des Champs-Elysées » par les travailleurs humanitaires, répondant aujourd'hui à leurs besoins essentiels (Jaber, 2016). Bien que ces initiatives politiques visent à améliorer la situation des Syriens en Jordanie, leur statut reste inchangé. En 2016, la mise en place du *Jordan Compact* a alloué environ 200 000 permis de travail aux Syriens dans des secteurs peu qualifiés,

[3] L'enquête à Zaatari comprend principalement 35 entretiens en arabe, d'une durée moyenne d'une heure et demie, avec des participants âgés de 18 à 54 ans, tous originaires de la région de Deraa, dans le sud de la Syrie. La plupart sont des étudiants bénéficiant de bourses pour des universités jordaniennes et travaillent comme bénévoles pour des ONG du camp. En complément, certains participants ont réalisé 18 dessins réflexifs sur leur rapport aux langues, dans le cadre d'une approche biographique (Molinié, 2009).

[4] Cette enquête repose sur 8 entretiens en anglais, en croate, ou parfois dans un mélange des deux langues. Les participants, âgés de 19 à 50 ans, résident en Croatie depuis 2 à 7 ans et viennent de grandes villes syriennes, notamment d'Alep, Damas et Homs et ont des niveaux d'étude variés.

excluant les diplômés des « métiers clos » réservés aux Jordaniens (Lenner & Turner, 2019). Cette hyperprécarité et l'incertitude quotidienne qui en découle, ainsi que la menace de renvoi du pays à tout moment poussent les Syriens à rechercher constamment une réinstallation (HRW, 2017). Cependant, peu parviennent à le faire à travers des programmes officiels mis en place par l'UNHCR, notamment ceux qui sont pris en charge et hébergés dans les camps, considérés par cet organisme comme étant peu prioritaires.

Face à cette situation, de nombreux Syriens entreprennent des voyages dangereux pour rejoindre l'Europe via, notamment, la « route des Balkans », telle que dénommée dans les médias. Cette route expose les migrants à des refoulements violents aux frontières. Ali, 38 ans, qui a vécu à Zaatari pendant huit ans et qui est en Turquie depuis 2019 avec sa femme et ses deux enfants, témoigne:

> *« J'ai tenté à plusieurs reprises de fuir la Turquie pour me rendre en Allemagne à pied. J'ai laissé ma famille derrière moi et j'ai payé des passeurs, investissant beaucoup d'efforts, mais en vain. À chaque fois, je me suis retrouvé seul face aux forces de répression à la frontière. Par miracle, j'ai réussi à échapper à leur vigilance et à faire demi-tour. Après trois tentatives, je ne peux plus prendre le risque ».*

Selon Human Rights Watch (2023b), près de 30 000 migrants, qu'ils soient syriens ou non, ont subi des *pushbacks* à la frontière croate depuis 2020, souvent assortis de violences et de traitements dégradants. Parmi ceux qui parviennent à atteindre la Croatie, une majorité ne cherche pas à s'y établir, mais plutôt à poursuivre leur route vers l'Allemagne, comme l'a rapporté Ali. Ainsi, ils tentent de traverser la Croatie sans déposer de demande d'asile[5]. Ceux qui s'y installent sont principalement soumis à la procédure de Dublin ou sont contraints par des quotas d'installation[6].

Les demandeurs d'asile syriens en Croatie sont hébergés dans un centre d'accueil situé dans la banlieue de Zagreb, géré par le gouvernement croate. Alors que ne répondant pas à tous les critères pour être qualifié de « camp », au sens d'Agier (2014)[7], ce centre est souvent désigné comme tel, voire de « prison », par ces résidents (Dujmovic, 2016), bien qu'ils aient le droit d'en sortir[8]. Ils y reçoivent un abri, des repas et une faible allocation financière en attendant l'examen de leur demande d'asile. Cependant, la Croatie a seulement accordé 896 demandes d'asile, toutes nationalités confondues entre 2006 et 2023[9] et accueille aujourd'hui 550 réfugiés syriens (UNHCR, 2024). La population immigrée y est faible et le pays enregistre un solde migratoire négatif, entretenu par l'émigration de nombreux Croates.

2.2- Pratiques langagières émergentes

Avant 2011, la plupart des Syriens issus des classes moyennes et populaires manifestaient peu d'intérêt pour les langues étrangères (Khaleefa, 2024). En effet, les politiques linguistiques de l'idéologie baassiste de l'État syrien ont promu l'arabe comme langue unificatrice sur les plans culturel, national, éducatif, et professionnel, ce qui a conduit à un faible intérêt pour l'apprentissage des langues étrangères. L'utilisation de l'arabe suffisait pour la majorité des étudiants et professionnels syriens à prospérer en Syrie (Abdel-Wahid, 2009 ; Farhat, 2012 ; Hanafi, 2012).

Depuis 2011, les Syriens ont toutefois été exposés aux langues des pays d'accueil, telles que le croate en Croatie, et l'anglais, langue des travailleurs humanitaires dans le camp de Zaatari. L'anglais a ainsi acquis une influence considérable parmi les résidents étant perçu comme première langue de travail de l'UNHCR. Cette situation incite fortement les résidents syriens à apprendre l'anglais, perçu, selon Asmaa, une réfugiée de 26 ans, comme la langue de leur responsable:

[5] En 2020, seulement 13 % des demandeurs d'asile enregistrés étaient restés en Croatie, les autres continuant vers l'Europe occidentale (Mataš & Marošević, 2021). Depuis janvier 2023, l'intégration de la Croatie à l'espace Schengen a renforcé son attrait en offrant la liberté de circulation en Europe pour les réfugiés, bien que l'impact précis sur les demandes d'asile en Croatie reste à déterminer.

[6] Pour aller plus loin sur les politiques européennes en matière d'asile et d'immigration : https://www.touteleurope.eu/l-ue-dans-le-monde/asile-et-migrations-dans-l-union-europeenne/

[7] L'anthropologue définit le « camp » comme un lieu d'extraterritorialité et d'exception, soumis à un régime juridique différent de celui de l'État hôte.

[8] Depuis la crise sanitaire de Covid-19, seuls les employés du gouvernement croate et de la Croix-Rouge sont autorisés à y entrer, excluant ainsi les autres travailleurs humanitaires.

[9] https://mup.gov.hr

> *« Notre responsable aujourd'hui est l'UNHCR, on a besoin d'apprendre et de parler sa langue ».*

Même les employés jordaniens qui y sont recrutés, sous contrat local, mobilisent l'anglais dans leur travail, comme en témoigne Maher, un réfugié de 33 ans:

> *« Même les Arabes qui sont à l'UNHCR ne parlent pas arabe, mais anglais, je pense qu'ils se parlent entre eux en anglais aussi ».*

La présence d'ONG internationales dans le camp a également contribué à faire de l'anglais une *lingua franca*, même si ces organisations viennent de pays où l'anglais n'est pas toujours langue officielle. À ces réalités s'ajoute aussi la dynamique créée par les visites de délégations étrangères. Bien qu'il soit fermé, le camp de Zaatari a été ouvert à de nombreuses visites de la communauté internationale, accueillant des donateurs, ambassadeurs, hommes politiques, artistes et journalistes. Mahmoud, 36 ans, résident au camp, en témoigne: « *Toi, tu dis qu'il est fermé, mais tout le monde vient au camp* ». Burhan, un autre réfugié de 42 ans en raconte:

> *« La présence étrangère dans le camp est devenue importante […] tu marches dans la rue, tu rencontres plusieurs personnes, groupes d'étrangers […] tu leur parles parfois par curiosité pour faire connaissance, parfois pour obtenir des services, parfois pour aller voir une ONG dont le directeur est étranger ».*

Bien que ces visites se soient progressivement espacées dans le temps, elles ont sensibilisé les Syriens à l'importance d'apprendre cette langue à des fins communicatives avec ces visiteurs, dont très peu parlent arabe. Muhannad raconte comment le contact immédiat avec les visiteurs aide à transmettre ses besoins:

> *« Ce qui encourage beaucoup de personnes à apprendre l'anglais ce sont les visites. Hier, douze personnes des États-Unis sont venues pour une visite. Moi comme d'autres, nous avons voulu leur faire parvenir beaucoup de messages ».*

Les résidents au camp ont en outre pris conscience des avantages économiques que la maîtrise de l'anglais peut leur offrir. Ainsi, l'anglais est devenu la compétence professionnelle de référence dans le camp. Saïd, traducteur d'anglais de 29 ans, raconte:

« Au début de notre installation, il suffisait de baragouiner en anglais pour être recruté, que ce soit à l'HCR, aux ONG ou avec les visites individuelles comme les chercheurs. Pour moi, l'anglais était ma bouée de sauvetage ».

Dans le secteur de l'éducation au camp de Zaatari, l'anglais a également gagné en importance. Conformément au modèle éducatif jordanien, il est enseigné dès le primaire comme langue étrangère (Khaleefa, 2017). De plus, plusieurs ONG ont offert des cours d'anglais. Cette langue est également devenue un critère de sélection pour les rares bourses universitaires, sans lesquelles l'accès à l'université jordanienne semble impossible en raison des frais élevés, comme le raconte Bassam, 48 ans, père de six enfants:

> *« L'avenir de nos enfants dépend de l'obtention de bourses, qui sont très limitées en nombre. Bien sûr, une bonne moyenne au baccalauréat joue un rôle primordial, mais il faut aussi avoir un bon niveau en anglais pour rédiger une lettre de motivation, remplir le formulaire et répondre aux questions lors de l'entretien. Cela élimine rapidement les candidats ».*

Ce panorama rapide du paradigme linguistique émergent au sein du camp met en lumière l'importance croissante de l'anglais pour les Syriens (Khaleefa, 2024).

Par ailleurs, la situation de la population syrienne en Croatie a été marquée par d'autres réalités linguistiques. Alors que le croate est la langue officielle du pays et est utilisé dans tous les domaines, l'anglais occupe, comme en Jordanie, une place importante sur le « marché aux langues » (Calvet, 2002) et de nombreux Croates le maîtrisent. En revanche, l'arabe est cantonné à une utilisation très limitée entre certains migrants arabophones.

Pour les Syriens en Croatie, comme Ahmad, la maîtrise de l'anglais peut être un atout au quotidien et un moyen de se distinguer des réfugiés. Diplômé en anglais de l'Université de Damas, Ahmad est à Zagreb avec un visa de travail, communiquant en anglais et refusant toute identification aux réfugiés syriens:

> *« Non, non, mais moi je ne suis pas réfugié. Je suis venu ici avec un visa, parce que j'ai trouvé du travail, je parlais anglais, mon ami m'a dit: "viens travailler dans mon salon de thé" ».*

Cependant, l'anglais n'est souvent pas identifié par les Syriens rencontrés comme véritablement important et s'y former à Zagreb est cher.

Par ailleurs, le choix d'apprendre le croate se fait généralement tardivement lorsque l'installation à long terme est envisagée car la Croatie est souvent considérée comme un pays de transit par les Syriens, comme le raconte Khalid:

> *« Je voulais rejoindre mon frère, en Allemagne. J'ai attendu, essayé, mais ils m'ont renvoyé ici. J'avais commencé à apprendre un peu l'allemand, mais bon, maintenant j'ai trouvé du travail ici, je me débrouille en apprenant un peu le croate avec mes collègues ».*

À cette réalité s'ajoute le fait qu'il y a peu de cours de croate langue étrangère disponibles en Croatie et un manque considérable d'associations. Les 70 heures de cours formels qui sont censés être dispensés aux réfugiés par le gouvernement n'ont jamais été véritablement mises en place, comme le rapporte une enseignante croate:

« Le gouvernement a lancé un appel d'offre, mais comme d'habitude, il y a de la corruption et du clientélisme partout. Une auto-école a obtenu le marché, car elle était moins chère ! Mais à ma connaissance, aucun cours n'a été mis en place ».

De plus, il n'existe aucun cours organisé dès l'arrivée des demandeurs d'asile dans le centre d'accueil alors que les circonstances offriraient davantage de temps propice à l'apprentissage. Samir le regrette amèrement:

> *« Je suis resté un an et demi à Porin [centre d'hébergement] ! Je n'avais rien à faire, j'aurais pu apprendre le croate, mais c'était impossible, il n'y avait aucun cours, rien ».*

Par conséquent, l'apprentissage informel du croate est souvent la seule option disponible, en particulier pour les adultes.

3. Les enjeux difficiles de l'apprentissage des langues

3.1- Comment apprendre en situation d'hyperprécarité?

Les Syriens en Croatie font donc face à des défis socioéconomiques et politiques en matière d'accès à l'apprentissage de la langue croate. De plus, ces personnes ont d'autres priorités, telles que trouver un logement et un emploi. Or, faute de maîtriser le croate, la plupart des Syriens rencontrés se retrouvent cantonnés à des emplois peu qualifiés et chronophages. Ce nouveau quotidien leur laisse peu de temps et d'énergie pour apprendre, comme l'illustre Khalid, réfugié de 28 ans, travaillant dans une usine:

> *« Tu sais, je me lève à 4h00 du matin, je quitte le travail à 16h30. Je n'ai pas le temps pour quoi que ce soit, je suis trop fatigué. En rentrant, je mange, je me lave, je parle un peu avec mes parents, puis je dors. J'ai essayé de m'inscrire à des cours à deux reprises, mais je n'ai pas le temps et mon cerveau ne suit pas ».*

Cette situation crée un cercle vicieux où le manque de compétences langagières conduit à des emplois précaires et peu qualifiés ne leur laissant que très peu d'opportunités de s'améliorer. Ils se retrouvent ainsi dans des situations d'hyperprécarité, caractérisées par une extrême vulnérabilité et instabilité dues à des conditions marginalisantes multiples telles que la nationalité, le sexe, la race, les statuts socio-économique et le statut migratoire (Kaur-Gill, Dutta, 2022). Ces situations sont liées au contexte néolibéral, certains chercheurs parlant même de « travail forcé » pour faire référence à ces emplois où les personnes sont exploitées en raison de leur grande « vulnérabilité » (Lewis et al., 2015). Si en Jordanie les politiques favorisant la main-d'œuvre jordanienne restreignent l'accès au marché qualifié pour les Syriens, en Croatie, c'est principalement leur non-maîtrise du croate qui les cantonne à des emplois non qualifiés, les exposant aussi à l'exploitation et à un manque de connaissance de leurs droits (Zou, 2015). Cette situation isole souvent les Syriens, pris dans un mode de « survie », les empêchant de tisser des liens interculturels avec la société d'accueil.

On peut constater une situation similaire dans le récit de Qaïs à Zaatari. À moins de 16 ans, il devait subvenir aux besoins de sa famille:

> *« Ça fait cinq ans que je suis à Zaatari. Au début, je suis allé à l'école. Mais malheureusement, mon père n'était pas avec nous. Il y avait deux choses parmi lesquelles il fallait choisir: soit le travail pour la maison et les dépenses, soit l'école [...] J'ai trouvé un emploi dans une épicerie qui me permettait d'aller à l'école et de travailler. Moi, je me lève à 7h00 et je vais au magasin. À partir de 11h30, je suis à l'école. Ensuite, je retourne au magasin de 15h30 jusqu'à 22h00 quand je rentre. Comment mon cerveau peut-il fonctionner? »*

Malgré les contraintes de travail et le caractère fermé du camp, les ressources des ONG offrent une certaine ouverture aux réfugiés. Les formations proposées permettent, notamment aux jeunes comme Aboud, 22 ans, de rester actifs et de se développer:

> *« Moi, franchement, j'ai eu le choix de sortir, habiter à l'extérieur [en Jordanie] avec ma famille. Là-bas, la situation aurait été meilleure en termes de vie. J'ai dit: "ok, vous voulez sortir, sortez vivre à l'extérieur, il n'y a pas de problèmes mais moi je veux rester dans le camp". Car franchement, il y a des formations qui n'existent pas à l'extérieur et si elles existaient, elles seraient très chères »*
>
> .

Avec des programmes allant de l'anglais à l'usage informatique, en passant par la production de films et la rédaction de rapports, ainsi que des initiatives de renforcement des compétences des femmes telles que la couture et l'artisanat, certains trouvent des opportunités d'apprentissage et de développement exclusives à l'intérieur. En outre, quelques formations offrent des certificats reconnus, comme ceux du British Council pour l'anglais[10], ce qui a incité de nombreux réfugiés à suivre ces cours dans l'espoir d'augmenter leur autonomie dans le camp, ainsi que leur employabilité au sein des ONG et leur réinstallation future[11]. Comme le démontre Burhan dans cet extrait, cette dynamique des cours n'était pas à portée de main pour les Syriens du camp dans leur pays:

> *« [Dans le camp], je commençais à avoir de l'anglais et je recevais un diplôme . Un diplôme quoi ! Pour nous, le diplôme en Syrie, concerne soit le certificat de santé soit le diplôme universitaire [rire], il n'y a pas d'autres diplômes. Il n'y a pas les diplômes présents ici ».*

La présence de ces cours est perçue par les Syriens rencontrés comme bien plus qu'une simple distraction et représente une lueur d'espoir dans un contexte anxiogène caractérisé par sa fermeture et son exclusion. À cela s'ajoute le fait que

[10] Le British Council a mis en place « Languages for Resilience » (Capstick & Delaney, 2016), un programme visant à soutenir l'apprentissage de l'anglais auprès des réfugiés et des personnes vulnérables des communautés d'accueil au Moyen-Orient.

[11] Nous verrons dans la suite de cet article qu'à ces fonctions "conventionnelles" de l'apprentissage des langues (employabilité par exemple), on peut mettre en évidence d'autres fonctions relevant de l'empowerment.

l'implication des ONG, la gratuité des cours et la durée prolongée de résidence encouragent l'apprentissage de l'anglais. Cette dynamique résonne aussi avec celle observée chez les demandeurs d'asile syriens dans les centres d'accueil à Zagreb, qui aspirent à suivre des cours de croate mais se heurtent au manque d'initiatives de formation de la part des associations et à l'absence totale de programmes gouvernementaux en la matière.

3.2- Politiques linguistiques familiales et parentification

Le fait que les Syriens en Croatie acquièrent peu de compétences linguistiques en croate n'indique pas un manque d'intérêt. Au contraire, des efforts considérables sont déployés pour renforcer les compétences linguistiques des enfants. Certains parents, comme Samir, témoignent de sacrifices financiers considérables et d'une conviction profonde quant à l'importance du croate pour leurs enfants en les inscrivant à des cours payants:

> *« Elle [sa fille] est allée à Sputnik [école de langue privée] pendant un an. C'était indispensable. Maintenant, elle est inscrite à l'université, c'est dur, mais elle s'en sort, et elle aura un bon travail ».*

Les parents syriens à Zaatari sont également conscients de l'importance des langues, notamment pour le parcours d'exil de leurs enfants. Amer, un père de 32 ans, met en avant dans son dessin l'idée d'une image plurilingue rêvée de ses deux enfants, influencée par la présence de l'anglais dans le camp et liée à des pays où il avait espéré pouvoir se réinstaller:

> *« Les enfants sont en rouge et vert représentent les langues internationales: l'anglais et prochainement l'allemand et le japonais. Je veux que mes enfants apprennent ces langues pour une meilleure vie, car je suis conscient que ce que je n'ai pas pu faire ou qui ne m'intéressait pas, j'en ai besoin dans ces moments durs ».*



Ces situations, où les enfants maîtrisent mieux certaines langues que leurs parents, ont des conséquences significatives. En effet, les enfants apportent un soutien précieux aux parents dans la vie quotidienne, assurant souvent le rôle d'interprètes. Cependant, cela entraîne des dynamiques familiales complexes, remettant en question l'autorité parentale, surchargeant les enfants de responsabilités et les confrontant à des défis d'adultes, déstabilisant ainsi leur vie d'enfant entraînant un phénomène de parentification, où les enfants se retrouvent à assumer des responsabilités normalement dévolues aux parents (Bossuroy & Jouve, 2021).

Les transformations des rôles familiaux peuvent briser l'image parentale traditionnelle en conférant aux enfants un fardeau disproportionné comme le souligne, avec une certaine colère, Talal, réfugié à Zagreb:

> *« Quand les parents ne parlent pas la langue, les enfants ont toujours à prendre la responsabilité. Même quand ils ne comprennent pas ce que les parents attendent d'eux. Je veux raconter une de mes experiences: j'avais 12 ans, je suis allé avec ma mère chez le gynécologue. C'était trop dur pour moi de tout traduire. Parce que je ne savais pas, je n'avais aucune idée des règles ! Ce n'était pas ma responsabilité, mais la sienne ! »*

Cette parentification peut ainsi avoir des conséquences profondes sur le développement émotionnel et psychologique de l'enfant, compromettant son propre bien-être et sa capacité à mener une vie d'enfant ordinaire (Titzmann, 2011). Ces enfants doivent souvent guider et soutenir leurs parents dans leur adaptation au sein des pays hôtes, dans les démarches administratives ou interactions sociales, plutôt que de bénéficier du soutien parental espéré.

La parentification des enfants migrants, malgré les défis qu'elle implique, peut toutefois offrir des opportunités d'empowerment aux enfants en renforçant leur estime de soi, leur confiance et en développant des compétences de

médiation (Orellana et al., 2003 ; Weisskirch, 2010). Cependant, cette réalité révèle aussi la nécessité d'examiner comment les langues peuvent être des outils d'empowerment dans ce contexte de déplacements forcés.

4. Empowerment par les langues: Un chemin d'émancipation pour les réfugiés

4.1- Parler pour soi et faire entendre sa voix

Israa, âgée de 30 ans, réside à Zaatari depuis 2012 partage une expérience:

> *« J'ai quitté mon travail dans une ONG à cause d'une situation qui m'est arrivée: Moi, j'aime dessiner. Ils [des responsables de l'ONG] ont vu que je dessinais bien et m'ont donc demandé de leur dessiner quelques tableaux. On m'a apporté un sujet d'un journal sur la violence contre la femme jordanienne qui n'a rien à voir ni avec les camps ni avec les réfugiées. J'ai donc dessiné un tableau sur les femmes battues et deux autres sur l'espoir. Des visiteurs ont posé des questions à la responsable de l'ONG, elle leur a dit que la dessinatrice était une Syrienne ayant beaucoup souffert […]. Moi j'étais à son côté et j'ai compris qu'elle parlait de la souffrance de la Syrie et de ma propre souffrance ! Je lui ai dit [en arabe]: "non, c'est toi qui m'avais apporté le sujet et moi j'ai dessiné ce que tu as demandé". Un Égyptien faisait partie de la délégation m'a dit: "moi, je suis journaliste et j'ai fait de la psychologie. Si ce n'était pas en toi, tu ne l'aurais pas sorti". Et tout le monde voulait me prendre en photo alors que je faisais comme ça [elle cache son visage avec les mains], mais ils n'ont pas compris. Comment pouvait-elle dire que c'était la souffrance des Syriennes? […] Si je parlais anglais, elle n'aurait pas osé me faire ça ».*

Israa met surtout l'accent sur la performativité de l'anglais. Elle illustre la puissance de cette langue dans le camp et sa capacité à transformer sa réalité. Pour elle, la maîtrise de l'anglais aurait été bien plus qu'une simple compétence linguistique: cela aurait représenté la possibilité de s'exprimer de façon autonome, d'influencer son environnement et de revendiquer sa propre voix. L'expérience d'Israa résonne avec les observations de Saglio-Yatzimirsky (2018), qui souligne que les réfugiés demeurent souvent invisibles dans leur pays d'accueil, en partie à cause de leur difficulté à maîtriser la langue locale, ce qui limite leur pouvoir d'agir et leur capacité à exprimer leurs expériences:

En France, la question des réfugiés est au centre du débat public, mais ils sont, eux, toujours anonymes. C'est le grand paradoxe des réfugiés: interpellés, classés, catégorisés, commentés, et en même temps invisibles. Ils ont été rendus anonymes par la violence et la migration. Dans le pays dit d'accueil, ils sont dépossédés de leur parole et de leur langue, de leurs moyens d'expression pour dire leur angoisse et leur douleur, car les traumatismes qu'ils ont vécus les ont sortis de l'ordre de la parole (Saglio-Yatzimirsky, 2018, p. 15).

Le récit d'Israa met également en lumière une forme de violence symbolique, souvent vécue par les réfugiés. Développé par Bourdieu (1979a), ce concept décrit une forme de domination agissant par le biais de symboles plutôt que de contraintes physiques, conduisant souvent les dominés à internaliser leur propre soumission et à légitimer l'ordre social existant. Cette violence symbolique se manifeste également dans la manière dont sont catégorisées les personnes déplacées de force, notamment à travers l'étiquette souvent stigmatisante de « réfugié ». S'exprimer en son nom rend visible ces personnes et participe à revendiquer une identité propre.

L'empowerment par l'apprentissage de l'anglais se dégage, à titre d'exemple, dans le récit de Rashid, pour qui cette langue est un outil de protection dans le camp:

> *« Aussi dans la vie quotidienne ici, je dois apprendre l'anglais. Il y a presque deux ans, un photographe était en train de prendre en photo une fille sans qu'elle le sache, une jeune fille. Je lui ai dit [en anglais]: « effacez la photo, ne la prenez pas en photo », il m'a dit: « je n'ai pas photographié la fille », je lui ai dit: « si, vous l'avez prise en photo, montrez-la moi » ! Il me l'a montrée et l'a effacée devant moi jusqu'à ce que la fille soit partie. J'ai senti que tout le monde devait connaître l'anglais […]. C'est à nous de délivrer le message que l'on veut […]. C'est tout, j'apprends une langue et je fais entendre ma douleur ou ce que je veux à l'extérieur ».*

Refuser les étiquettes de réfugiés et de victimes

Talal, en Croatie, rejette fermement l'étiquette de réfugié: « *Et les gens qui sont étrangers, ou réfugiés… je n'aime pas ce mot. Les gens sont des gens, ok?* ». Ce jeune s'investit dans l'apprentissage des langues, maîtrisant l'allemand et s'initiant désormais au croate et à l'anglais. Parallèlement, il multiplie les actions telles que des documentaires, des expositions de peinture et des tables rondes pour partager son histoire et celle de son pays, brisant ainsi les stéréotypes associés aux réfugiés. De même, Aboud, un jeune à Zaatari, met en lumière le sens de « réfugié »:

> *« Quand on est devenu des réfugiés syriens, on est devenu entre guillemets "des indésirables". Difficile de voyager dans n'importe quel pays, impossible d'aller même dans les pays du Golfe en tant que Syrien ».*

Osama, un autre résident à Zaatari, utilise l'anglais pour interagir avec un public plus large et dépasser les limites du camp. Il aspire à devenir producteur de films pour changer les récits sur les réfugiés, souvent présentés comme « vulnérables »:

> *« Moi, j'ai un rêve: devenir producteur de films. Je voudrais transmettre mes messages en anglais sur les Syriens [...] Il y avait des chaînes de télévision chez nous et beaucoup d'entre elles venaient transmettre une fausse image. Elles n'ont rien d'autre à dire que les réfugiés syriens ont besoin de pain et d'eau, et que des histoires de souffrances ! Mais parler des méthodes d'éducation et de ses inconvénients et comment les Syriens ont réussi à affronter ce défi? Ça, elles n'en parlent pas du tout »*
>
> .

Ce récit souligne, comme celui d'Israa, la fabrication des réfugiés dans les camps, où les individus sont conditionnés à adopter ce statut. Une dépendance à l'aide est entretenue, les maintenant dans une position de « vulnérabilité » ou les réduisant à des « objets humanitaires » (Baban et al., 2017). Bien que la simple acquisition d'une langue ne constitue pas une solution à tous les problèmes, elle permet de restaurer une certaine dignité. Elle peut aussi avoir un pouvoir transformateur pour les personnes marginalisées, en leur offrant un moyen de s'exprimer et de se faire entendre dans des contextes où leur voix est souvent réduite au silence (Spivak, 1993).

L'anglais a permis à certains réfugiés du camp de Zaatari, comme Nisrine, de devenir des porte-paroles pour leur communauté. Cette jeune Syrienne montre avec fierté comment la maîtrise de l'anglais a été déterminante pour qu'elle soit choisie pour représenter les réfugiés lors d'une conférence aux États-Unis, dans le cadre du Conseil général des Nations Unies:

> *« Pour la conférence Youth, the driving force of the SDGs, l'UNHCR m'a choisie pour représenter les réfugiés. Ils cherchaient un réfugié qui maîtrisait bien l'anglais. C'était une expérience inoubliable de passer une semaine à New York. C'était une grande responsabilité sur mes épaules, mais aussi un épanouissement de pouvoir parler en notre nom, au nom des réfugiés de Zaatari ».*

Ces anecdotes illustrent la pensée d'Agier (2004), soulignant que l'action des réfugiés dans les espaces d'exil constitue une forme de résistance contre leur réduction à un simple statut de victime. Selon l'anthropologue, l'expression publique permet aux réfugiés d'affirmer leur indépendance et de revendiquer leur statut d'acteurs sociaux. Cette expression nécessite toutefois la mise en place d'espaces sécurisés et d'outils linguistiques adaptés, comme les conférences, ateliers ou autres activités établis spécifiquement pour les réfugiés. Or, tout comme les procédures d'asile, qui tendent à limiter le récit des réfugiés à celui de la souffrance et de la victimisation pour obtenir une reconnaissance légale, l'environnement des camps fragilise également les individus et les rend dépendants de l'aide humanitaire, limitant ainsi leur autonomie. Ces différents contextes d'exil renforcent les stéréotypes selon lesquels les réfugiés sont perçus comme des victimes passives.

Augmenter son estime de soi

Hassan avait 24 ans lorsqu'il est arrivé à Zaatari en 2012. Poussé par la naissance de son enfant dans le camp en 2014 et encouragé par l'obtention d'une bourse, il a décidé de reprendre ses études à Zaatari, bien qu'il ne lui restait qu'un an pour les terminer en Syrie:

> *« J'ai recommencé mes études ici pour mon fils. Quand mon fils me demandera un jour ce que j'ai fait pendant les cinq ans passés, quand moi je rentrerai en Syrie et je me demanderai ce que je faisais en Jordanie? Est-ce que j'ai juste mangé et bu aux frais de la Commission [le HCR] comme les autres? Non ! Moi, j'ai étudié, j'ai travaillé, j'ai fondé une famille et j'ai fini des études ».*

Hassan insiste sur l'importance de construire une image positive de lui-même à son fils, refusant que celui-ci soit influencé par la stigmatisation d'un réfugié « vulnérable », cantonné à recevoir de l'aide du HCR. Son expérience reflète la réflexion de De Gaulejac selon laquelle « la quête incessante de reconnaissance sociale positive est imposée par une idéologie de réalisation de soi-même » (2009, p. 169).



De même, Rabab, jeune femme de 18 ans à Zaatari, met l'accent dans son dessin sur une représentation bilingue d'elle-même, où le monde lui apparaît lumineux grâce à sa maîtrise de l'anglais ainsi que de l'arabe, sa langue maternelle. Elle se compare à un homme en noir et blanc qu'elle décrit comme « inéduqué » et « non civilisé » car il n'a pas accès à cette langue. Cette représentation symbolique met en évidence l'importance qu'elle accorde à la langue comme moyen de distinction et d'estime de soi dans un environnement où les compétences en anglais peuvent jouer un rôle crucial dans le statut social, l'accès au marché du travail et aux études.

Mais en analysant la situation de Rabab à la lumière du concept d'intersectionnalité, on peut comprendre comment ses différentes identités - femme, réfugiée, jeune, et musulmane voilée - influencent son expérience. L'intersectionnalité, selon Crenshaw (1989) et Collins (1990), révèle comment les diverses formes d'oppression se superposent et se renforcent, complexifiant ainsi l'expérience des individus appartenant à des groupes marginalisés comme les réfugiés. Ainsi, Rabab est confrontée à une combinaison de facteurs, tels que le genre, le statut de réfugiée et la barrière linguistique, qui influencent son expérience.

Tout comme Rabab, Talal, à Zagreb, témoigne avec satisfaction de l'impact profond que le plurilinguisme a eu sur sa vie:

> *« Ça [être plurilingue] m'a rendu tellement heureux, je suis comme une personne vraiment riche, pas au niveau argent mais avec ma langue »*

.

Talal exprime une forme de richesse intérieure et d'accomplissement personnel grâce à sa compétence linguistique plurilingue. Cette richesse, bien que différente du capital culturel hérité (Bourdieu, 1979b), reflète néanmoins une forme de capital culturel construit à travers l'expérience vécue et l'apprentissage des langues. Si l'on se réfère à la définition du capital culturel de Bourdieu, qui englobe les ressources intellectuelles et cognitives transmises par l'environnement familial ainsi que par l'éducation et le soutien financier, et qui confère un avantage social, alors la compétence plurilingue, comme dans le cas de Talal, constitue une composante construite de ce capital culturel.

5. Vers une didactique des langues au service de l'empowerment des réfugiés

Nous avons vu quelques situations de la vie quotidienne des réfugiés où parler la langue du pouvoir administratif devient

un outil d'empowerment. L'anglais à Zaatari aussi bien que le croate à Zagreb, permettent aux réfugiés, de s'exprimer pour eux-mêmes, de se dégager de l'étiquette de victime et de renforcer leur estime de soi. Les expériences vécues ont ainsi amené de nombreux réfugiés rencontrés à souligner leur espoir de suivre des cours de langues au camp de Zaatari, en lien avec leur projet de réinstallation. À titre d'exemple, Burhan témoigne:

> *« Il y avait une forte demande des familles pour l'allemand, non pas dans les écoles mais auprès des ONG. Certains souhaitaient migrer en Allemagne: "Offrez-nous une formation de trois mois pour nous éviter des efforts, de la fatigue et des difficultés", disaient-ils aux ONG. Pour ma part, je voulais partir en France: "Organisez-nous une formation de français, non pas pour des objectifs éducatifs, mais pour un projet migratoire, un objectif de refuge" ».*

De même, Samir, réfugié à Zagreb, regrette l'absence de cours de croate pendant son séjour d'un an et demi au centre d'accueil avant d'obtenir son statut de réfugié:

> *« Nous n'avions rien à faire. Toute la journée, nous nous ennuyions. Mais il n'y avait aucun cours, rien. Pourtant, j'aurais pu apprendre le croate ».*

Même si l'ambition de cet article n'est pas de proposer une nouvelle approche didactique, qui mériterait une étude à part, il nous semble important d'insister sur l'importance de mettre en place des formations en langue adéquates aux besoins identifiés. Ces formations ne devraient pas se limiter à l'acquisition de compétences linguistiques de base, mais inclure également des aspects pratiques et interculturels renforçant le pouvoir d'agir des réfugiés. La classe de langue devient ainsi un espace opportun pour travailler la réflexivité, c'est-à-dire la capacité pour les apprenants de réfléchir à leur propre situation et à leur avenir. Exprimer son identité, son parcours et ses aspirations, aidera à trouver sa voie dans son nouveau contexte.

Comme le rappelle Geneviève Zarate (1986), lorsqu'on apprend une langue, on s'immerge dans une culture différente, avec ses propres façons de penser, de percevoir le monde et de se représenter. Cette confrontation à l'altérité pousse l'apprenant à remettre en question les systèmes de classification qu'il utilise habituellement. C'est dans ce processus de redéfinition par rapport à l'autre que se construit une nouvelle définition de soi. L'adoption d'une perspective plus anthropologique aide les réfugiés à mieux comprendre la culture d'accueil et à se décentrer de leur propre point de vue, renforçant ainsi leur pouvoir d'agir, et par conséquent leur intégration (Jackson, 2006 ; Roberts et al., 2001).

En parallèle, la classe de langue peut adopter une approche biographique permettant aux réfugiés de développer une identité narrative (Ricoeur, 1990). Il s'agit de revisiter leurs expériences passées en les intégrant de manière constructive dans leur nouvelle vie. Des outils comme les journaux de bord, les portfolios et les groupes de parole sont particulièrement efficaces pour cette démarche (Huver et Molinié, 2011). Les journaux de bord permettent une réflexion personnelle continue, les portfolios offrent une opportunité de documenter et de valoriser les compétences et réalisations, et les groupes de parole offrent un espace de discussion et de soutien mutuel, renforçant le sentiment d'appartenance et d'auto-efficacité.

Ces deux approches permettent de repenser la classe de langue en tant qu'outil d'empowerment pour les réfugiés. En effet, la rencontre avec l'Autre facilite une décentration de soi, permettant l'acquisition d'une nouvelle vision du monde, de systèmes de référence différents et de nouveaux codes culturels. Cet espace de décentrement contribue à atténuer les peurs et les appréhensions liées à la différence. En renforçant la réflexivité des apprenants, la classe de langue devient également un lieu où les compétences acquises dans le pays d'origine, ainsi que celles développées tout au long de la trajectoire migratoire, sont reconnues et valorisées, permettant ainsi à chacun de réaffirmer son identité

6. Conclusion

L'analyse des expériences des réfugiés met ainsi en lumière l'importance des langues dans le processus d'empowerment. La maîtrise des langues des pays hôtes apparaît comme un facteur déterminant pour renforcer son estime

de soi et ses moyens d'action. Toutefois, il est important d'insister sur le fait que la seule maîtrise d'une langue ne suffit pas à surmonter toutes les difficultés auxquelles sont confrontées ces personnes. Elle doit être accompagnée par d'autres mesures d'empowerment à l'échelle politique, telles que l'augmentation des bourses, et l'accès à l'éducation, à la formation professionnelle, à l'emploi, ainsi qu'aux services de santé et de soutien psychosocial.

Nous pensons donc qu'il est crucial de mettre en place des cours de langue en tant qu'aide sociale pour les personnes en déplacement forcé dès leur arrivée dans les camps ou dans les centres d'accueil, favorisant ainsi leur intégration socioéconomique et leur autonomie. Face à des formations interrompues, rares ou coûteuses, il est impératif que les décideurs des politiques linguistiques et éducatives des États concernés et les travailleurs humanitaires collaborent ensemble à l'intégration des formations en langue et culture des migrants forcés, en repensant les cours actuellement proposés pour mettre l'accent sur leur empowerment. De surcroît, il serait judicieux d'exploiter la période de demande d'asile souvent synonyme d'inactivité pour les demandeurs d'asile. Au-delà des avantages individuels, la connaissance des langues contribue à une véritable rencontre interculturelle et un partage entre les réfugiés, le personnel humanitaire et la population locale, favorisant ainsi l'altérité et une intégration respectueuse et harmonieuse dans la société d'accueil

Références bibliographiques

Ababsa, M. (2015). De la crise humanitaire à la crise sécuritaire. Les dispositifs de contrôle des réfugiés syriens en Jordanie (2011-2015). *Revue européenne des migrations internationales*, 31 (3 – 4), 73-101.

Abdel-Wahid, N. (2009). La Syrie. In B. Labaki (dir.), *Enseignement supérieur et marché du travail dans le monde arabe* (pp. 191-216). Presses de l'Ifpo.

Agier, M. (2004). Le camp des vulnérables. Les réfugiés face à leur citoyenneté niée. *Les Temps Modernes*, 627(2), 120-137.

Agier, M. (2014). L'encampement du monde. In M. Agier (dir.), *Un monde de camps* (pp. 8-28). La Découverte.

Al-Hawamdeh, A.و & El-Ghali, H.A. (2017). Higher Education and Syrian Refugee Students: The Case of Jordan. *UNESCO Regional Bureau for Education in the Arab States*, 1-29.

Anaut, M. (2015). La résilience : évolution des conceptions théoriques et des applications cliniques. *Recherche en soins infirmiers*, 121(2), 28-39.

Baban, F., Ilcan, S., & Rygiel, K. (2017). Syrian refugees in Turkey: pathways to precarity, differential inclusion, and negotiated citizenship rights. *Journal of Ethnic & Migration Studies*, 43(1), 41-57.

Bacqué, M.-H. (2006). Empowerment et politiques urbaines aux Etats-Unis. *Géographie, économie, société*, 8(1), 107-124.

Bordal Steien, G., & Monsen, M. (2022).*Language Learning and Forced Migration*. Multilingual Matters.

Bossuroy, M., & Jouve, P. (2021). Les enfants qui jouent le rôle d'interprète pour leurs parents: de la parentification à la parentalisation. *Dialogue*, 233(3), 175-193.

Bourdieu, P. (1979a). *La Distinction. Critique sociale du jugement*. Minuit.

Bourdieu, P. (1979b). Les trois états du capital culturel. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 30, 3-6.

Calvet, L.-J. (2002). *Le marché aux langues: essai de politologie linguistique sur la mondialisation*. Plon.

Capstick, T., & Delaney, M. (2016). *Language for Resilience: The role of language in enhancing the resilience of Syrian refugees and host communities*. British Council.

Collins, P.H. (1990). *Black Feminist Thought: Knowledge, Consciousness, and the Politics of Empowerment*. (2e éd.). Routledge.

Crenshaw, K. (1989). Demarginalizing the Intersection of Race and Sex: A Black Feminist Critique of Antidiscrimination Doctrine, Feminist Theory and Antiracist Politics. *The University of Chicago Legal Forum*,1(8).

Culbertson, S., & Constant, L. (2015). *Education of Syrian Refugee Children: Managing the Crisis in Turkey, Lebanon, and Jordan*. RAND.

Cyrulnik, B. (2014). Pourquoi la résilience ?. In M. Anaut & B. Cyrulnik (dirs.), *Résilience. De la recherche à la pratique* (pp. 7-21). Odile Jacob.

Doraï, K. (2016). La Jordanie et les réfugiés syriens. *La vie des idées*.

Dryden-Peterson, S. (2011). *Refugee Education: A Global Review*. UNHCR.

Dujmovic, M. (2016). Le contrôle migratoire en Croatie : Outils pour approcher les territoires de la frontière extérieure de l'Union européenne. *e-Migrinter*, 14.

Farhat, D. (2012). Exploring Tensions in teaching English for Medical Purposes Within a University Curriculum Informed by arab Nationalism and the Forces of Globalisation. In S.A. Manan & H.A. Rahim (dirs.), *Linguistics, Literature and Culture: Millennium Realities and Innovative Practices in Asia* (pp. 13-47). Cambridge Scholars Publishing.

Freire, P. (1974). *Pédagogie des opprimés suivi de Conscientisation et Révolution*. Maspero.

De Gaulejac, V. (2009). *Qui est « je »? Sociologie clinique du sujet*. Le Seuil.
Hanafi, S. (2012). Les systèmes universitaires au Moyen-Orient arabe. *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, 131, 23-44.
Harling, P. (2017). Du Levant à l'Europe : des sociétés en mouvement. In P. Boucheron & A. Prochiantz (dirs.), *Migrations, réfugiés, exil: Colloque de rentrée du Collège de France* (pp. 349-355). Odile Jacob.
Human Rights Watch (2017). *"I Have No Idea Why They Sent Us Back"/ Jordanian Deportations and Expulsions of Syrian Refugees*. HRW, 1-27.
Human Rights Watch (2023a). Syrie: Événements de 2022. *Rapport mondial*.
Human Rights Watch (2023b). "Like We Were Just Animals". Retrieved from https://www.hrw.org/report/2023/05/03/we-were-just-animals/pushbacks-people-seeking-protection-croatia-bosnia-and
Huver, E., & Molinié, M. (2011). *Praticiens - chercheurs à l'écoute du sujet plurilingue. Réflexivité et interaction biographique en sociolinguistique et en didactique*. L'Harmattan.
Jaber, H. (2016). Réfugiés syriens en Jordanie : choc démographique, résiliences et vulnérabilités. *Confluences Méditerranée*, 99(4), 95-108.
Jackson J. (2006). Ethnographic preparation for short term study and residence in the target culture. *IJIR*, 30(1), 77-98.
Kaur-Gill, S. & Dutta, M.J. (2022). Hyper-Precarious Labor: Transnational Domestic Work. *Oxford Research Encyclopedia of Communication*.
Khaleefa, A. (2017). Les programmes scolaires appliqués aux réfugiés par le pays d'accueil, intérêts et répercussions : une enquête au camp de Zaatari pour les réfugiés syriens en Jordanie. *TDFLE*, 71.
Khaleefa, A. (2020). Les langues au cœur de l'exil : apprentissage, représentations, pratiques. L'exemple des Syriens dans le camp de Zaatari. Université Sorbonne-Nouvelle, France.
Khaleefa, A. (2024). *Les Langues au cœur de l'exil. Les Syriens du camp de Zaatari*. Presses Sorbonne Nouvelle.
Khaleefa, A. & Napolitano, V. (sous presse). Confinement et mise en dépendance des réfugié•es syrien•nes : le camp de Zaatari en Jordanie. *Le journal des anthropologues*.
Lemaire, L., & Oesch, L. (2022). Des espaces de crise(s) ? Camps de réfugiés en Jordanie et structures d'accueil pour demandeurs d'asile au Luxembourg. *Raisons politiques*, *86*(2), 69-92.
Lenner, K., & Turner, L. (2019). Making Refugees Work? The Politics of Integrating Syrian Refugees into the Labor Market in Jordan. *Middle East Critique*, 28(1), 65-95.
Lewis, H., Dwyer, P., Hodkinson, S., & Waite L. (2015). Hyper-precarious lives: Migrants, work and forced labour in the Global North. *Progress in Human Geography*, 39(5), 580-600.
Macias, L. (2018). *Professionnalisation de l'humanitaire et production de données dans le camp de réfugiés de Zaatari en Jordanie*. Conflits et migrations. Retrieved from https://lajeh.hypotheses.org/987.
Mataš, M., & Marošević, N. (2021). Mostly true: "Asylum seekers massively fleeing from Croatia, just a little bit over 10 percent remain. Retrieved from https://eufactcheck.eu/factcheck/mostly-true-asylum-seekers-massively-fleeing-from-croatia-just-a-little-bit-over-10-percent-remain/
Molinié, M. (dir.) (2009). *Le dessin réflexif : élément d'une herméneutique du sujet plurilingue*. CRTF.
Orellana, M.F., Dorner, L., & Pulido, L. (2003). Accessing Assets: Immigrant Youth's Work as Family Translators or "Para-Phrasers".*Social Problems*, 50(4), 505-524.
Pasha, S. (2021). Humanitarianism, securitization, and containment in Jordan's Za'atari Refugee Camp. *The British Journal of Sociology*, 72(4), 1141-1155.
Ricoeur, P. (1990). *Soi-même comme un autre*. Seuil.
Roberts, C., Byram, M., Barro, A., Jordan, S., & Street, B.V. (2001). *Language Learners as Ethnographers*.Multilingual Matters.
Saglio-Yatzimirsky, M.-C. (2018). *La Voix de ceux qui crient: Rencontre avec des demandeurs d'asile*. Albin Michel.
Simon, B.L. (1994). *The Empowerment Tradition in American Social Work: A History*. Columbia University Press.
Sipowo, A.-G. (2018). Les réfugiés syriens au Moyen-Orient entre vide juridique et instabilité chronique. *Études internationales*, 49(2), 291-315.
Spivak, G.C. (1993). Can the Subaltern Speak?. In P. Williams & L. Chrisman. *Colonial discourse and post-colonial theory* (pp. 65-111). Columbia University Press.
Tardis, M. (2015). L'accueil des réfugiés : l'autre crise européenne. *Politique étrangère*, 3, 107-120.
Titzmann, P. (2011). Growing Up Too Soon? Parentification Among Immigrant and Native Adolescents in Germany. *Journal of youth and adolescence*, 41, 880-93.
UNHCR (2024). *Croatia Factsheet*, Retrieved from https://reliefweb.int/report/croatia/unhcr-croatia-factsheet-february-2024
Weisskirch, R.S. (2010). Child language brokers in immigrant families: An overview of family dynamics. *MediAzioni*.
ZARATE, G. 1986. *Enseigner une culture étrangère*, Hachette.
Zou, M. (2015). The Legal Construction of Hyper-Dependence and Hyper-Precarity in Migrant Work Relations. *International Journal of Comparative Labour Law and Industrial Relations*, 31, 141-162